



Entretien avec Michel Ocelot

Aliyah Morgenstern

► To cite this version:

| Aliyah Morgenstern. Entretien avec Michel Ocelot. 2017, pp.251-254. hal-03222298

HAL Id: hal-03222298

<https://hal.science/hal-03222298>

Submitted on 21 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entretien avec Michel Ocelot

-Aliyah Morgenstern : Tout d'abord, tu redonnes vie au corps, tu as choisi de le montrer librement. Peux-tu nous en dire quelques mots ?

-Michel Ocelot : **Avec cette mère et son enfant, j'étais sûr de moi. Ce début provient d'un recueil de contes populaires d'Afrique occidentale, publié en 1912 par François-Victor Equilbecq, un administrateur des colonies françaises (prenant au sérieux ce travail, il a eu soin de publier le nom du conteur et le nom de l'interprète). Cela me permettait une certaine audace, se rattachant à mon enfance africaine où le corps n'était ni honteux, ni caché. Je commence ainsi un film pour la famille par un accouchement à l'écran. L'enfant sortant de sa mère devant nos yeux, je ne pouvais occulter le cordon ombilical. Il est coupé par l'enfant lui-même. Je ne pouvais pas éviter non plus la nudité de l'enfant, on ne naît pas avec une culotte. Ce qui venait ensuite naturellement, c'était les jeunes enfants tout nus, et les adultes tous torsos nus, ce qui n'était pas une nudité quand j'étais petit.**

-Susie Morgenstern : Est-ce que c'est ta version de la mère idéale ? Celle qui laisse couper le cordon, qui d'emblée permet l'autonomie ?

-Michel Ocelot : **Oui, pour moi c'est la mère idéale, autonomie qui favorisait ensuite un amour pour toujours... Ma mère était un peu comme ça. Elle donnait beaucoup de liberté à ses enfants. Un jour elle nous a donné un casier avec une clé pour mettre nos secrets ; à l'époque, je n'avais pas de secret, surtout pas pour ma maman. Alors j'ai mis une banane, puis je l'ai oubliée. Quand j'ai rouvert le casier, ma banane était pourrie. Voilà pour mon premier secret.**

-Aliyah Morgenstern : Ton film *Azur et Asmar* est bien différent de *Kirikou*, puisque les deux garçons doivent passer par l'épreuve de l'acquisition du langage, n'est-ce pas ?

-Michel Ocelot : **Les deux frères de lait sont parfaitement bilingues, grâce à l'excellente nourrice, et cela ne me semble pas une « épreuve ». Le film fait ainsi entendre du français et de l'arabe. Je tenais à cette originalité et n'ai pas sous-titré l'arabe. Les différences,**

la compréhension et l'incompréhension étaient un des sujets de l'histoire.

-Susie Morgenstern : Il y a beaucoup de rivalité entre eux.

-Michel Ocelot : **La rivalité est évidente quand on grandit. Chacun veut être le meilleur. Je me rappelle que je me battais souvent avec mon frère, et je me rappelle une réflexion de Montaigne, qui disait que l'amitié pourrait très bien exister entre frères, mais le nid familial est trop étroit quand on est plusieurs.**

-Aliyah Morgenstern : était-ce important pour toi que cette femme qui s'occupe des enfants parle sa propre langue ?

-Michel Ocelot : **Je tenais beaucoup à ce qu'elle parle sa propre langue et celle du pays où elle était et je tenais beaucoup à ce qu'elle apprenne ces deux langues à ses deux fils. L'enfance est le moment où jamais d'apprendre plusieurs langues et d'appartenir ainsi à ce que j'appelle une élite, les bilingues (ou les polyglottes).**

-Aliyah Morgenstern. Tu as choisi de ne pas sous-titrer l'arabe, pourquoi ?

-Michel Ocelot : **Comme je l'ai déjà signalé, le sujet était la compréhension et l'incompréhension, et la vie des immigrés et des installés. La plus grande partie du public se trouvait dans la position d'immigrés quand on parlait arabe. Ce public pouvait aussi voir qu'il y a beaucoup de choses qu'on devine. Au cours de discussions avec le public adulte, il y avait toujours une personne qui me demandait, avec quelque mauvaise humeur, pourquoi je n'avais pas sous-titré l'arabe. Quand c'était une discussion avec un public enfant, on ne me posait pas la question. On savait qu'on ne comprenait pas tout, qu'on en devinait une partie, la vie réelle était comme ça, sans sous-titres.**

-Susie Morgenstern : La petite princesse ne connaît la vie que par les livres. Est-ce à dire qu'il faut se défier des livres ?

-Michel Ocelot : **J'aime beaucoup les livres. Nous en avons besoin. Mais ce n'est pas suffisant. Il faut sortir de chez soi, regarder autour de soi, apprendre par soi-même. Azur a appris une nouvelle chose, avec la réalité d'un autre pays. Ses yeux bleus, si admirés dans son propre pays, en faisait une personne maudite dans un autre, alors qu'il savait bien qu'il n'y avait rien de maudit en lui.**

-Susie Morgenstern : tu donnes un grand rôle à la musique.

-Michel Ocelot : **Je donne un grand rôle à tout... Je sais bien que le cinéma s'adresse à deux sens, la vue et l'ouïe, aucun de ces deux aspects n'est à négliger. Les voix, les bruits, les musiques, font partie d'une représentation intense. J'ai demandé la musique de Kirikou à un grand musicien africain, Youssous N'Dour. Outre la bonne musique, je voulais de la musique avec un « accent ». Je donne franchement un rôle à la musique dans la dernière aventure de *Kirikou et les hommes et les femmes*. Kirikou tâtonne avec un brin d'herbe, un peigne, pour obtenir des sons qui calment les bébés. Sa mère lui apprend à faire une flûte, puis à en jouer. Un autre propos intervient ici. La mère, en tant que femme, n'est pas censée faire de la musique. Son mari, aimant, lui a quand même appris, et elle transmet cet enseignement à leur fils. Elle ose plus tard jouer de la flûte devant tout le monde. Et la musique atteint la sorcière, qui se met à chanter avec le village.**

Aliyah Morgenstern : D'où vient le prénom de Kirikou ? Comment est-il perçu en Afrique ?

-Michel Ocelot : **J'ai inventé le prénom. Les Africains, enfants et adultes, aiment le film et ont tendance à penser que j'ai la peau noire. Cela m'amuse un peu et m'agace un peu. On peut bien raconter une histoire sans référence à la couleur de sa propre peau. Ce film a été bien accueilli par tous les pays du monde, à l'exception des pays anglophones. Quand on parle anglais on a peur des seins (on a plus parlé des poitrines des dames que du pénis du héros — la chose ne pouvait pas être dite, probablement). Singapour a interdit Kirikou aux enfants, la BBC a dit que même à 22h, on ne pouvait pas montrer ça, l'Amérique ne l'a pas véritablement distribué. Ces rejets m'ont inspiré pour le personnage de la griotte. Elle est vieille, torse nu comme tout le monde, avec des seins tombants — elle est belle et sa souveraineté force le respect. C'est Susie qui m'a donné l'idée de faire intervenir un conteur dans les démêlés avec Karaba. J'aime qu'une conteuse aide un conteur à conter un conte dans un conte ! Il me semblait bon que le conteur soit en fait une conteuse, cela apporte un supplément de message, et un petit salut à Susie.**

-Aliyah Morgenstern : Une dernière question ; comment conçois-tu les livres dérivés de vos films, qui sont privés de la voix, de la musique, de l'animation ?

-Michel Ocelot : **Les livres sont voulus par moi, conçus et écrits par moi. J'aime les livres, ici les livres abondamment illustrés, qui sont un autre accès aux histoires et à la beauté visuelle. Cinéma et édition sont deux arts différents, l'un et l'autre utiles et durables. Je n'aime pas les livres envoyés au pilon, on ne les laisse pas vivre leur destinée de livres... J'aime faire vivre l'image qui bouge et les livres. Longue vie aux deux, et aux nouvelles formes numériques...**

